

La cause des animaux, pour un destin commun

Author : Laurence Harang

Categories : [Philo Contemporaine](#)

Date : 2 mai 2015

Laurence Harang réalise pour iPhilo une recension de l'ouvrage [La cause des animaux, pour un destin commun](#) (éd. Buchet Chastel, 2015) écrit par Florence Burgat, philosophe spécialiste de la question animale et directrice de recherches à l'INRA.

Le titre du dernier livre de Florence Burgat est assez éloquent : « La cause des animaux, pour un destin commun » implique bien l'idée de prises de position, de luttes afin de partager l'existence des êtres sensibles et de parvenir à vivre ensemble. Or, dans les faits, rien ne prouve que les hommes soient en mesure de constituer une communauté à part entière avec les animaux et d'en partager le destin.

L'opinion publique dans sa grande majorité rejette l'idée que les animaux ne soient que des « biens meubles » dans le code civil. Par ce statut, l'animal est considéré comme un objet à exploiter, à utiliser. En effet, dans leurs usages ordinaires, les hommes témoignent fort peu de considération pour les animaux non humains : il suffit de s'intéresser à la pratique de la chasse, de la corrida, de l'expérimentation et à notre manière de consommer de la viande. L'humanité, comme aveuglée et ignorante, refuse de reconnaître la singularité de l'animal :

« Comment, et plus profondément pourquoi, cautionne-t-on d'une main ce que l'on rejette de l'autre ? » (P 14).

Il est donc admis que l'humanité se distingue de l'animalité au prix d'une absence de reconnaissance de la condition de l'autre, l'être sensible. De ce fait, cette singularité humaine se caractériserait par « *la volonté de rompre toute parenté qui oblige avec le monde animal.* »

Ce refus d'assumer notre parenté avec l'animal a pour conséquence de faire de l'autre singularité un être à exterminer (animaux considérés comme nuisibles), un être à expérimenter sans se soucier des souffrances infligées, ou bien un être dont on dispose à sa guise (100 000 abandons chaque année en France). A l'inverse, quand nous voulons saisir la nature de l'animal, nous le faisons à l'aune de nos catégories, de notre intelligence. Mais est-il vraiment nécessaire d'appliquer nos normes à la vie animale comme jadis une différence fut instaurée entre l'homme primitif et l'homme civilisé ? L'égalité de destin entre l'homme et l'animal devrait pourtant constituer un fait indubitable ; mais à cause de la « mainmise » de l'homme sur l'animal, rien ne fait d'un être sensible un être singulier à respecter. Et pourtant, ne devrions-nous faire de cet autre habitant de la terre un être ayant les mêmes prérogatives à partager le destin de l'humanité ?

Certes, les hommes pourraient avoir des excuses dans leurs pratiques ordinaires, notamment dans la consommation de viande. Mais l'animal qu'on ingurgite n'est pas « un animal debout » mais quelque chose et non quelqu'un ! Par ce déni, le consommateur ordinaire opère un déni entre ce qu'il souhaite - manger quelque chose – et ce qu'il ne veut pas voir – le sort de l'animal, la réalité des abattoirs. C'est précisément refuser que l'animal soit, selon le philosophe et juriste Tom Regan « sujet d'une vie ». Mais la conscience morale cherche encore des excuses quand elle veut s'exonérer d'un sentiment de culpabilité par l'évocation d'un « élevage heureux » : les animaux vivraient paisiblement à la campagne jusqu'à leur mort programmée dans « le respect des traditions ! » Ces images d'Epinal détournent le regard du consommateur sur la terrible réalité des abattoirs, de l'industrialisation intense... Il n'est donc pas possible de dénoncer les conditions de vie des animaux consommés sans remettre en cause l'existence même de la viande. Et réduire l'animal à de la viande, c'est encore refuser toute communion, toute parenté avec un autre par une sorte de repli identitaire !

Il est donc hypocrite de défendre le bien-être animal sans s'abstenir de manger de la viande :

« Nous voulons concilier l'inconciliable, alors que, si nos dispositions psychologiques à l'égard des animaux étaient claires, nous serions une écrasante majorité à cesser tout simplement de les manger, ouvrant encore une brèche dans l'orthodoxie humaniste. » (P 47).

En un sens, le végétalien est plus cohérent, puisqu'au nom de la considération pour l'animal, il refuse « le meurtre alimentaire. »

C'est pourquoi, il est nécessaire d'évaluer les prétendues justifications à l'exploitation animale ; l'expérimentation animale en constitue une bonne illustration. Ainsi, de nombreux chercheurs estiment que l'expérimentation est nécessaire à la santé humaine. D'un côté, les opposants à la vivisection mettent en avant les terribles souffrances des animaux de laboratoire ; de l'autre côté, des chercheurs orthodoxes justifient la souffrance au nom de l'utilité. Mais au XXI^{ème} siècle, l'utilité de l'expérimentation animale est remise en cause d'une part, par la critique d'un modèle animal et d'autre part par l'existence de méthodes substitutives telles les cultures de cellules et de tissus animaux humains in vitro.

Evidemment, on peut se demander si l'utilité constitue un critère légitime quant à l'expérimentation animale. Doit-on nécessairement opposer le critère scientifique de l'utilité à la critique morale de l'expérimentation animale ? Avec raison, Florence Burgat affirme :

« Qu'une chose soit utile ne signifie pas pour autant qu'elle soit légitime. Nous le comprendrons aisément en attirant l'attention, à la suite d'autres, sur le fait que l'expérimentation, quand elle vise la santé et le bien-être humains, serait beaucoup plus efficace et plus fiable si elle était pratiquée sur l'espèce visée, c'est-à-dire sur l'homme. » (P 89).

Il est vrai alors que l'utilité ne peut être considérée comme légitime puisqu'elle consisterait à faire

le choix d'une expérimentation sur les êtres humains. Mais surtout, il semble essentiel de prendre garde à l'usage du mot « utile » car on pourrait justifier le sacrifice des uns pour le bonheur des autres ! Là encore, il faut dénoncer le paradoxe à toute expérimentation animale : les chercheurs défendent l'idée que l'animal de laboratoire présente des analogies avec nous afin de justifier l'expérimentation ; mais les scientifiques au nom de l'éthique affirment que l'animal est distinct de l'homme sans quoi on ne saurait se livrer à des expérimentations aussi cruelles.

En guise de conclusion, on peut reprendre le propos de Florence Burgat à la fin de son ouvrage :

« La seule question qui vaille vraiment est de comprendre pourquoi les sociétés humaines sont fondées en si large part sur l'exploitation meurtrière des animaux ou sur leur éradication. »

Il reste selon l'auteure à ne pas faire de notre anxiété une sorte de culpabilité à l'égard des êtres sensibles. Il nous appartient d'agir afin de lutter contre la violence subie par les animaux.

[Pour aller plus loin : Florence Burgat, *La cause des animaux, pour un destin commun*, éd. Buchet Chastel, 2015.](#)